

A watercolor illustration of a street scene. In the center, a small house with a dark roof and a red door is visible. To the left, there are trees with green and yellow leaves. To the right, there are trees with orange and red leaves. A person in a blue shirt is walking away from the house towards the right. In the foreground, a person with a backpack is walking away from the viewer towards the right. The overall style is soft and painterly.

Pas même le genêt

ROMAN

JOËLLE VITTONÉ

Joëlle Vittone

Pas même le genêt

© Joëlle Vittone, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3329-0

Librinova”

www.librinova.com

Image de couverture : Catherine Jullien

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de M. L., mon « instituteur des lycées », et de ses cours de français.

Presque. C'est dans le "presque" que tout se joue. Toujours. (Jeanne Benameur)

1. Prologue

La nuit est sans fin. Son noir de requiem recouvre mon territoire, ma clairière. Mes murs frémissent sous le vent. Je lui confie ma peur. Quelques étoiles jaillissent puis s'évanouissent effilochées par les nuages. La biche est passée hier soir. Incrédule, elle fixait le rayon de lune qui éclaboussait l'herbe devant mon perron. Elle a regardé par-dessus la colline, inquiète, les battements de son cœur soulevaient le poil gris de sa poitrine, l'affolaient. Elle a penché la tête vers les coquelourdes, au feuillage aussi doux que son pelage. Puis a bondi vers la forêt, au-dessus des taillis de l'autre côté de la clôture. Ses pattes fuselées ont inscrit une trace dans l'air. Les chauves-souris fendaient la nuit en sifflant d'un trait sec.

L'aube pointe, indécise, la rosée n'est pas sèche. Mes murs respirent avec peine ces jours derniers. La douleur s'est insinuée entre mes pierres, mon inquiétude écartèle les jointures du ciment, elle se propage dans les planches rêches de mes volets. Aux aguets, les geais traversent d'un sapin à l'autre, avec un cri rocailleux, jailli de leurs plumes turquoise. Un cri plus râpeux que d'habitude. Je n'ai pas le cœur de leur parler, ils auront le temps de s'en rendre compte. La vipère installée près du genêt s'égare, s'agite, s'enroule, revient, cherche un endroit silencieux.

Ils arrivent. Le vacarme de l'engin a envahi l'espace, il couvre les pépiements des oiseaux. L'odeur des gaz d'échappement masque celle de la résine. Une branche d'un sapin au-dessus de moi est cassée, un coup de vent trop fort, de vent du sud, l'a tordue, elle a lâché. De la résine se détache de l'écorce meurtrie, elle se précipite dans le vide pour s'affaler sur mes ardoises. Certaines sont fendues depuis l'orage de grêle de cet été. À cause de la puanteur du moteur, je ne sens plus le parfum de la goutte dorée, je perçois seulement le choc léger lorsqu'elle s'alanguit sur mon toit.

2. Où elle compulse

— Bonjour Madame, je suis Béatrice Alberi. J'ai pris rendez-vous pour mes recherches documentaires.

— En effet, je me souviens de votre appel. J'ai tout préparé.

La secrétaire remet ses lunettes à monture aile de papillon sur le nez, pose sur la banque de l'accueil, devant elle, les classeurs brochés en noir, avec des étiquettes rouges sur tranche, ceux qui correspondent à ma demande. Elle m'indique la salle du conseil pour m'y installer. J'extrais de mon cartable un cahier d'écolier à spirale, couvert de textes, de bouts de phrases, écrits en bleu, en noir, en violet, reliés entre eux par des flèches et des bulles annotées. Je sors de ma trousse verte débordante de stylos un crayon à papier fraîchement taillé. Je dispose devant moi toute une série de photos et de plans du cadastre, la parcelle AB286, les lignes qui indiquent les voies, les maisons, le chemin de fer. Les photos sont anciennes, à bords crénelés, le noir est estompé, le blanc est jauni. Une seule est plus récente, le toit brillant en ardoises contraste avec les murs de pierre grise, l'ombre des sapins mange la façade. Les grandes tables sombres et sans style de la salle du conseil forment un large rectangle ; le long des murs, des baies vitrées, des vitrines remplies des trophées des concours de boules ou des cadeaux reçus d'autres municipalités de régions minières. Une odeur mêlée de poussière, de vieux papiers et de produit nettoyant stagne dans l'air.

Je feuillette les volumes du registre d'état civil des archives de la mairie, à la recherche d'événements survenus dans cette maison, celle qui a attiré mon attention. Page par page, ligne par ligne, je consulte la litanie des noms inconnus, Eugène, Alfred, Vaclav, je ne regarde pas ceux qui se réfèrent à des femmes, Joseph, Georges, Pavel, je recherche les histoires survenues aux hommes, Léon, Fernand, je ferme un volume, je prends le suivant, année après année, Gino, Prosper, tant de vies oubliées, parmi lesquels je recherche la mention d'avis de décès inattendus, de vies fauchées par le travail ou la guerre ou d'autres circonstances. L'encre violette des lettres à longs jambages et à l'écriture penchée est passée par endroits et laisse un mot à deviner ou un nom à imaginer.

Méticuleusement, j'entreprends de recopier les informations précieuses découvertes sur ces pages. Je m'applique à reproduire la courbe des lettres et des chiffres tracés d'une façon désuète. C'est un jeu méditatif, tout autant qu'une

marche d'approche, comme lorsque l'alpiniste part à la conquête d'un cinq mille mètres, une acclimatation. Sentir l'endroit, l'odeur sombre des sapins autour de la maison, le froid insidieux de la forêt. La tranquillité de la salle est soulignée par le chuchotement de mon crayon sur le papier. Je lis à haute voix les noms d'un des articles de l'état civil. Les syllabes résonnent dans le silence de la salle du conseil et des meubles fonctionnels. Je souris en chantant un nom italien, comme lorsque je fredonnais en piémontais avec ma grand-mère des comptines que la morale d'aujourd'hui réprouverait d'enseigner à des enfants. Le violet pâle des mots m'entraîne au-delà des murs fades. Dans la vitrine face à moi, une photo attire mon regard parmi le bric-à-brac poussiéreux. Une photo de classe. Les enfants sont assis, les mains bien plaquées sur leurs genoux, la frange coupée nette pour les filles, le front et les oreilles dégagées pour les garçons, les sourires sont berchus. C'est la fin de l'année scolaire, j'ai le droit d'assister au spectacle préparé par les élèves et la maîtresse. Il a lieu dans une salle, immense pour mes yeux de petite fille. C'est celui de la grande école où ma sœur de trois ans mon aînée a la chance extraordinaire de se rendre. Les enfants chantent, debout sur l'estrade. Les garçons, Jean-Pierre, Claude, Patrick, Philippe et d'autres sont vêtus de blouses grises. Annie, Chantal, Geneviève, Marie-Christine et autres Françoise ou Bernadette sont en blouses bleu ciel dévolues aux filles. La chanson est entraînante et les parents attendris devant leur progéniture applaudissent. Puis une autre chanson sous la houlette de la maîtresse en blouse rose qui tourne le dos au public. J'aime beaucoup chanter ; les applaudissements vibrent dans ma poitrine. Je bats des mains avec le public. Maintenant, je sautille, debout à côté de ma chaise, maman reste assise tranquillement pour écouter la fin du spectacle.

— Assieds-toi, regarde, c'est bientôt fini. Tu as vu ta sœur ? Là-bas, au fond, comme c'est la plus grande de la classe.

Naturellement que je l'ai repérée, ma grande sœur. J'ai même les mains un peu moites pour elle. Pour l'aider, et peut-être parce que je voudrais chanter aussi, je monte debout sur la chaise, grignette haute comme trois pommes qui dépasse à peine l'assistance. Les enfants sur scène se préparent pour la chanson suivante. Dans l'éclaircie silencieuse, comme dans une fenêtre de tir, le cœur battant et le sourire aux lèvres, j'entonne, à pleins poumons, la comptine favorite de ma grand-mère, en piémontais, langue natale de la vaste majorité des présents. Une histoire de Michina, qui a attrapé un gros ventre, à cause de Pinote. Tous les jours lorsque ma grand-mère me berce en m'asseyant sur une

chaise et en me balançant doucement, je la chante avec elle. Je ne comprends pas cette histoire de ventre ; la chanson me plaît. C'est un rituel quotidien, lorsque ma grand-mère s'occupe de moi, en attendant le soir que mes parents rentrent de leur travail. D'une main énergique, ma mère m'attrape le bras pour me faire asseoir immédiatement, en fronçant les sourcils, elle m'impose le mutisme d'un Chut ! catégorique. Les dames à côté sourient, un léger murmure emplit la salle. Je suis assise à nouveau, les jambes ballantes. Mes pieds ne touchent pas le sol. Le plastique gris de la chaise gratte froid sous mes cuisses. La salle est sombre et les enfants recommencent une autre chanson. Je n'entends plus les applaudissements qui concluent le spectacle. Je reste sage, assise, en rêvant à l'histoire de Sylvain et Sylvette que j'ai commencé à feuilleter avant de venir au spectacle. Je me joue mon spectacle intérieur.

La salle du conseil de la mairie est désormais dans la pénombre. J'y ai passé près de trois heures. J'ai fini de recopier tous les détails des circonstances qui ont attiré mon attention dans le cahier de mon projet en cours.

— Au revoir Madame, vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? me lance la secrétaire de mairie lorsque je repasse devant l'accueil.

— Appelez-moi Béatrice, je sens que je vais revenir.

— Volontiers, moi c'est Dominique.

— J'ai trouvé au-delà de ce que je venais chercher ! J'ai aussi reconnu une photo de la cour de l'école primaire où je suis allée jusqu'au CE2. Merci de votre aide.

— Euh, je n'ai pas bien compris votre projet, le maire m'a demandé, je n'ai pas su quoi dire.

— En fait, je suis en train d'écrire un article sur la région, à propos des maisons de mineurs, dans le journal d'actualités de l'Isère, et notamment pour une maison. Vous savez, sur la route du réservoir, là-haut, bien après la barrière de chemin de fer ? J'habitais le village en dessous avec mes parents. J'ai découvert beaucoup d'informations sur ses habitants.

— Tant mieux. Je lirai avec plaisir votre article. Nous sommes abonnés à cette revue à la mairie.

— Est-ce que vous connaissez le propriétaire de cette maison ?

— Là-haut ? C'est la mairie. Avant que les mines ne ferment, ils ont tout transféré à la municipalité. Qui voudrait de ce coin perdu, à part les écureuils et

les biches ?

« Les écureuils et les biches », un beau nom pour une maison. Je souris à cette idée. Il faudrait d'abord voir sur place. La fraîcheur vive de l'air me saisit lorsque je sors de la mairie. Le climat est rude dans ces montagnes. Je repense à mes trouvailles, surprenantes et attachantes. Au loin le chevalement de la mine est illuminé de l'intérieur par de puissants projecteurs qui amplifient son ombre gigantesque. Il surplombe désormais quelques restes de bâtiments épargnés par la démolition, après l'arrêt de l'exploitation. Sur le carreau ne subsistent que les murs de soutènement. Le lavoir à charbon reste érigé, entrepôt colossal et pataud. Plusieurs maisons du bord de route qui n'avaient pas trouvé preneur lorsque les Houillères les ont mises en vente ont été démolies. La centrale thermique ne crache plus de fumée noire et collante depuis longtemps. L'uniformisation grise des maisons a cessé en même temps. Pendant mes années de lycée, je prenais quatre fois par jour le car qui passait devant ces maisons toutes semblables, les couleurs des façades ont changé. Il reste seulement quelques raziers recouverts d'une maigre végétation, encore au jaune en ce mois de février, qui pourraient salir les murs de leur poussière. J'irai rendre visite à cette maison, je veux en avoir le cœur net. Pour l'instant, j'ai des notes à revoir, à examiner, à éplucher.

3. Où elle persuade

Elle va venir, Béatrice, la journaliste, celle qui enquête sur les maisons des mines. Elle est forcée, elle n'y échappera pas. Il faut qu'elle vienne me voir. D'abord, elle connaît la région. Elle y a vécu jusqu'en première, jusqu'à ce que son père ouvre cette serrurerie à Grenoble. Journaliste, ça lui correspond bien, ils ont le don de raconter des histoires. Elle aime les histoires. Et je défie quiconque de dire que ma vie est banale.

Ce ne serait pas de refus de voir du monde chez moi. Vingt ans sans personne. Je trouve le temps long. Il faudra qu'elle m'aménage avec le confort nécessaire, sans ça, elle ne restera pas longtemps. Viens vite, Béatrice, tu ne résisteras pas si tu me vois « pour de vrai ». Comme disent les gamins qui m'ont redécouverte il y a peu. Ils jouent à cache-cache dans les bois autour. Ils font du raffut, il n'y a pas de doute. Ils sont heureux comme des rois. Ils trouvent de quoi se cacher ou construire des cabanes. Ils ont vite compris comment éviter les ronces et les orties. Pas eu besoin de leur expliquer. C'est bien pour toi, tu pourras te faufiler plus facilement, dans le chemin, quand tu viendras me voir. Il y en a deux autres qui sont moins joueurs, en tout cas, à première vue, ils paraissent plus calmes. C'est Laurence et Christophe. Ils sont montés tous les deux seuls, pour voir les étoiles. Je n'arrivais pas à entendre ce qu'ils se disaient tellement ils chuchotaient. Christophe a posé sa veste par terre. Ils ont vu les étoiles. Un peu de vie dans mes murs, je n'attends que ça.

Arrive vite, Béatrice. Tu montes la route goudronnée, continues sur le chemin dans la forêt, tu ne t'arrêtes pas à la première difficulté, tu en verras d'autres, sans aucun doute. Tu tournes une dernière fois à gauche et tu me vois. Je suis là, prête, au bout de l'allée de sapins, je les aime bien, ces sapins.

Pousse fort le portail, il faut le mériter pour venir me voir. Respire pour calmer ton cœur affolé. Enjambe les ronces, ou contourne-les, ce sera mieux. Regarde-moi. Au calme. Le frais de la forêt, l'odeur de résine. Tu frissonnes, pas forcément de froid, tu sais que c'est là. C'est là où tu dois être. Pose ta main sur mon mur. Tu sens la chaleur, la force de ma pierre brute. Je suis douce pour toi. Douce pour que tu vives ici ce que tu cherches, la parenthèse, le hors du temps. L'espace, les arbres, le vent dans les sapins, les mélèzes resplendissants à l'automne, les pâquerettes qui percent sous la neige, les merles mangeurs de cerises.